

DÉCÈS

Jean-Pierre Verheggen s'en va, l'humour dans l'âme

Il s'autoproclamait « cannibale belge civilisé depuis belle lurette, mais primitif comme aucun ». Ce roi de la claquette verbale était l'un de nos poètes majeurs. C'était aussi un exubérant doublé d'un mélancolique, qui glissait des peaux de banane sur le pavé du réel, et transformait ses galères en festival d'humour.

Sous des apparences carnavalesques, il distillait une vraie profondeur, tout en réinventant sans cesse la langue. Avec lui, c'était à la fois Rabelais et Nietzsche

Jacques Sojcher
Un ami

”

NICOLAS CROUSSE

Il a fini par succomber au sourire de Mona Dialysa. Il faut dire qu'elle lui faisait du charme depuis un moment. Il en avait d'ailleurs fait un livre, désormais posthume. La nouvelle est tombée ce mercredi midi, à l'heure où les garnements se font la belle et retrouvent l'école de leur cœur, la buissonnière.

Jean-Pierre Verheggen, qui était l'un de ces poètes buissonniers, vient de passer l'arme (forcément) à gauche, à 81 ans, après avoir longuement souffert d'une insuffisance rénale sévère et mis sous dialyse. *Le sourire de Mona Dialysa*, le titre de son dernier livre, publié au printemps dernier chez Gallimard, sonnait comme une dédicace à cette maladie ingrate.

Tel était (ah, saleté d'imparfait) le farceur et élégant Verheggen, qui même à genoux, même épuisé, continuait de faire des claquettes avec les mots, et transformait un authentique chemin de croix médicale en festival d'humour.

Jean-Pierre Verheggen était à la poésie ce que Bobby Lapointe était à la chanson française, Screamin' Jay Hawkins au rock, Harpo Marx au cinéma. Un monument de fantaisie. Et une salutaire hérésie, dans un paysage culturel où les fous littéraires ne couraient pas forcément les rues, en tout cas à l'époque où Verheggen signait ses premiers textes.

Premiers textes

Né à Gembloux en 1942, avec pour père un ingénieur technicien aux chemins de fer et pour mère une ménagère à domicile, Jean-Pierre reçoit une éducation catholique, tout comme son presque voisin, André Imberechts, alias le futur poète William Cliff, qu'il croisera plus tard à l'athénée de la ville où il eut comme autre condisciples deux demoiselles, qui deviendront les femmes de sa vie : d'abord Gisella, terrassée au début des années 2000 par un cancer, ensuite Monique, avec qui il vivait depuis.

C'est à ce même athénée que Verheg-

gen se met à écrire et croise la route de Jean-Claude Pirotte, qui à l'époque dirige le journal de l'école, *Lien*. Ses textes, déjà bourrés de fantaisie et d'anticonformisme, passent à la trappe. Piqué au vif, le jeune Verheggen décide d'envoyer cinq de ses textes à Louis Aragon... qui lui répond et l'encourage à publier. Le tournant de sa vie.

Car peu après, en 1968, paraît son premier livre, *La Grande Mitraque*, texte fondateur, plein de calembours, de borborygmes, de contrepèteries. Louis Scutenaire, les frères Picqueray ou Norge saluent l'enfant farouche de la langue française. Bien vite, Verheggen se retrouve, peut-être à son insu, dans une mouvance littéraire. Celle d'une génération d'effrontés, rompant avec les usages apolliniens de la poésie d'alors. Ces sauvages ne respectaient pas grand-chose, reconnaissait Jean-Pierre de son timbre de voix desprogien, lorsque nous le rencontrions longuement en juin dernier. « On était les petits jeunes de l'époque, avec l'oreille de *Tel Quel* (la revue littéraire d'avant-garde, fondée autour de Philippe Sollers, NDLR). »

Bien vite, Verheggen, sympathisant du mouvement Daily-Bul des Balthazar et Bury, proche du Théâtre Poème de Monique Dorsel, copain avec Guy Goffette, Michel Antaki, Jacques Izoard, s'affranchit des courants. Il faut dire que ce zèbre ne ressemble à personne. Et ne plaît pas à tout le monde. « Andrée Sodenkamp me détestait », s'amusait-il, en se souvenant qu'un jour, la grande poétesse Andrée Chédid aborda Sodenkamp en lui demandant de la mettre en contact avec Verheggen. Elle l'adorait ! Tout comme Claude Nougaro, qui lui écrivit : « Je suis fou de ce que vous faites ! »

Dans la préface de *Ridiculum Vitae* (Grand Prix de l'humour noir, éditions Poésie/Gallimard), Marcel Moreau écrivait de lui : « C'est le chirurgien de la langue, sorti tout droit, ou en titubant, de la médecine dionysiaque » : « Il ampute en dansant, il greffe en cadence. Il ne recoud jamais. »

Un poète ne vit pas de son seul talent... ou alors il s'appelle Rimbaud, il vit maudit et il ne compte accessoirement les liasses de billets que six pieds sous terre. « Fallait que je gagne ma vie. D'autant que j'étais devenu père de famille très tôt (à 19 ans, NDLR). » Il s'inscrit alors à l'école normale de Nivelles où il a pour professeur de littérature un certain Raoul Vaneigem, puis à l'ULB, en romanes. Le voilà enseignant, d'abord à Eghezée, puis dans son fief gembloutois, où il retrouve William Cliff, collègue et comme lui professeur de français.

Parallèlement à ses activités littéraires et professorales, Verheggen se lance dès 1975 dans la radio. Il y officie, le samedi soir, puis le dimanche midi, comme chroniqueur et parfois intervieweur, souvent aux côtés de Marc Rombaut. Les débuts de cette émission rare, *Idem*, sont placés sous l'ombre d'un drame. « Pendant la première émission, on apprend en direct que la femme de Julos Beaucarne avait été assassinée. Quel choc ! » Avec Julos, disparu le



18 septembre 2021, Jean-Pierre partageait le goût des aphorismes. Lors des funérailles de Julos, Jean-Pierre lira quelques aphorismes d'Achille Chavée. On connaît le plus connu : « Je suis un vieux peau-rouge qui ne marchera jamais dans une file indienne. »

Mise en scène

Le fantôme de Rimbaud traversait l'œuvre de Verheggen, dont certains titres de livres étaient des hommages explicites (*Artaud Rimbur*, *On n'est pas sérieux quand on a 117 ans*). Il y avait aussi l'empreinte d'Henri Michaux, le « né fatigué », « né rêveur », « né troué »... « C'est de lui que je me sens le plus proche », confessait-il y a quelques mois le cher barbouze, depuis sa clinique wavrienne.

Il y a une vingtaine d'années, Jacques Bonnaffé tombait par hasard sur un texte de Verheggen. Le coup de foudre était instantané. Le comédien français se mit aussitôt en quête de porter sur scène ce qui deviendra *L'Oral et Hardi*. Créé en 2007, et encore joué l'an dernier, le spectacle sera un triomphe, auréolé sur son long chemin d'un Molière, qui fit entrer Verheggen, « cannibale belge civilisé depuis belle lurette, mais primitif comme aucun », dans la lumière, en lui offrant une reconnaissance populaire.

De livre en livre, Jean-Pierre Verheggen s'amusait à détourner, à dévisser, à dézinguer la langue française. Son œuvre évoquait *Le degré Zorro de l'écriture*, *Divan le terrible*, *Les folies belges*, *Sodome et grammairie* ou encore *L'Idiot du Vieil-Age*.

En 2013, il affirmait, en couverture d'un livre paru chez Gallimard, « Un jour, je serai Prix Nobel ». Dix ans

En juin dernier, il nous accordait un entretien à Wavre. © SYLVAIN CRASSET.

plus tard, il corrigera, dans *Le Sourire de Mona Dialysa* : comme c'est parti, et les kilos venant, fini l'âge ingrat et le temps des ballerines : voici l'âge gras... celui des « baleinerines ». Voici surtout la possibilité de décrocher, tout compte fait, « le prochain prix Nobèse de littérature ! ».

Son exubérance était magnifique, observe Jacques Sojcher, l'un de ses amis. « Sous des apparences carnavalesques, il distillait une vraie profondeur, tout en réinventant sans cesse la langue. Avec lui, c'était à la fois Rabelais et Nietzsche. »

Ecrire, conjuguer rires et délires. Tout, plutôt que mourir et que se laisser charlataniser, blueser, spleener par la maladie, alors que « j'ai parfois l'impression qu'une bête enfermée dans ma cage thoracique rumine et réclame vengeance ».

Le jour venu, la vengeance accomplie, écrivait-il dans son dernier livre dans un mélange d'espièglerie et de gravité, resterait pour lui à organiser ses funérailles. Elles seraient « écolo-champignonsesques », annonçait-il. Comprennez : des funérailles suivies d'une mise en terre dans leur mycélium. « Cercueillis au pied de quelques chênes truffiers ! » Il avait exprimé un ultime caprice anthume : « Pour ce qui est de l'accompagnement musical, le "Bolet de Ravel" fera parfaitement l'affaire. »

Et voilà comment Verheggen sortit de scène : sur un éclat de rire. Quel panache !

20016597

LE SOIR VIVA CITE PRÉSENTENT

SIGNÉ LA ROSE BLANCHE

TEXTE ET MISE EN SCÈNE : MURIEL CLAIREBOURG

57^{ES} FÊTES DE LA SAINT-MARTIN TOURINNES-LA-GROSSE 5 > 26 NOV'23

11-12, 17-18-19, 24-25-26 NOV. ÉGLISE DE TOURINNES-LA-GROSSE

INFOS ET RÉSERVATIONS : WWW.TOURINNES.BE

3 6 loterie nationale 100% POUR VOUS 100% tvcom

ABONNÉS



Retrouvez des extraits de « *Ridiculum Vitae* » et « *Le Sourire de Mona Dialysa* » sur notre site.